

41 42 43 44

40

39

38

37

36

35

34

33

32

31

30

29

28

27

26

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

# JOURNAL D'UN AMNÉSIQUE

*Nathalie Somers*



ROMANS  
DIDIER  
JEUNESSE

*L'important ce n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous-mêmes nous faisons de ce qu'on a fait de nous.*

Jean-Paul Sartre

## Samedi 22 mai

Mon nom est Romain. Romain Walinzky. J'ai quinze ans. Bientôt seize même, puisqu'il paraît que mon anniversaire est dans un mois. Je dis « il paraît » parce que toutes ces informations m'ont été fournies par... eux.

Et confirmées par ma carte d'identité.

Enfin, à supposer que ce soit bien la mienne vu que j'ai un peu de mal à me reconnaître dans le gars à la tronche de voyou qui se trouve sur la photo. Pas de sourire, visage fermé. À priori pas très sympa. Mais bon, on a tous des têtes à faire peur sur ce genre de photos, non ? C'est d'ailleurs pour ça qu'on fait super gaffe de ne jamais les montrer. Au lycée, si quelqu'un parvient à mettre la main sur ta carte d'identité, tu es mal barré. Parce que alors, c'est sûr, elle fait le tour de la classe à la vitesse grand V et les commentaires sont aussi nombreux que mortels. La loose, quoi.

Ça, je m'en souviens. Je m'en souviens bien.

Donc, ne pas se reconnaître sur la photo de sa carte d'identité, *no problem*. Au contraire.

Ce qui est un peu plus embêtant, c'est de ne pas se reconnaître dans le miroir qui se trouve en face de soi. Je veux dire, hors soirées d'Halloween, bien sûr, quand tu es déguisé en Freddy ou Chucky.

Freddy et Chucky, je m'en souviens aussi.

Mais pas de ce gars au regard bleuet à la tignasse brune qui me fixe à travers deux verres cerclés de métal. Objectivement, à part son air un peu ahuri, et la bosse violacée qu'il a sur le front, il est passable. Bon, je suis peut-être pas le beau gosse type mais je reconnais que j'aurais pu tomber plus mal. C'est étrange en



même temps. Avant que je découvre de quoi j'avais l'air, j'étais incapable d'imaginer ce qui m'attendait. Comme si je n'avais pas été complètement charnel. Un pur esprit sans enveloppe corporelle. LOL.

Bref, tout ça pour dire que je pense que j'aurais été aussi surpris de me découvrir en blond, châtain ou roux, avec des yeux verts, yeux de vipère ou marron, yeux de cochon. Ou pire, avec un strabisme convergent. Donc au final, j'ai pas tiré le plus mauvais numéro. Je devrais être content. Non, je dois être content. Cette tête, c'est mon présent et mon futur.

Il va cependant falloir un peu de temps pour qu'on s'apprivoise tous les deux. Mon reflet et moi.

C'est aussi pour ça que j'ai commencé ce journal. Pour m'apprivoiser, me découvrir, me structurer. En espérant qu'il y ait quelque chose à découvrir et à structurer. Pour l'instant, ma tête est comme une grande maison vide aux murs lisses. Chacune de mes pensées, une balle super rebondissante lancée par un champion de baseball. Ça jaillit, ça percute, ça s'affole. Sans jamais perdre de l'élan.

Je ne sais pas si commencer un journal est une bonne chose. Je ne sais pas si je suis le genre de personne qui écrit un journal. Mais je ne sais pas davantage si je suis le genre de personne qui saute en parachute. Peut-être que cette première page sera la dernière. On verra bien.

En attendant, tracer ces lettres, former ces mots, les aligner sur ce cahier vierge, c'est plutôt cool.

Je tiens cependant à rectifier une chose. Une chose d'importance. Quoiqu'ils en disent, je ne suis pas né il y a quinze ans. Ni même bientôt seize. Non.

Moi, je suis né il y a un jour, deux heures et cinquante-trois minutes.



## plus tard

Je reprends mon journal car je n'arrive pas à dormir. Je me rends compte que je n'ai pas parlé d'eux et que ce n'est pas bien. Quand je dis « pas bien », je ne veux pas dire « pas correct » mais « pas sain ». Comme lorsqu'on ne se lave pas les dents avant d'aller se coucher. Des bactéries peuvent se développer et créer des caries qui font mal. Évidemment, « eux », ce ne sont pas des bactéries.

« Eux », ce sont mes parents. Mais faisons les choses de bonne manière : mon journal, je te présente Arnaud Walinzky, mon père. Grand, mince, brun aux yeux bleus. Oui, il me ressemble un peu. Et voici Béatrice Walinzky, ma mère. Petite, blonde aux yeux bruns. Ni mince ni grosse. Jolie pour son âge, je dirais. Élégante. Très élégante, même. Il est technico-commercial, elle est secrétaire dans une boîte dont j'ai oublié le nom. Eh oui, comme tu l'as compris, la mémoire, c'est pas mon fort !

Je ne te cacherai pas que ça m'a fait drôle quand ils m'ont annoncé ça. Je ne te parle pas de leur métier respectif, bien sûr, mais du fait qu'ils se sont présentés comme mes parents. C'était à l'hôpital, quelques minutes à peine après mon réveil. Ça a donné quelque chose du style :

- Ça y est ! Il ouvre enfin les yeux ! (Béatrice.)
- Il était temps ! Ça fait quatre heures qu'on attend. (Arnaud.)

Moi, je suis resté silencieux. Effectivement, je venais d'ouvrir les yeux. Juste en face de l'horloge qui était accrochée au mur. Elle indiquait sept zéro zéro PM. Là, je me suis dit que j'avais le sens du timing. Même si au fond de moi, une fibre secrète aurait préféré zéro zéro sept. Ça aurait eu plus de gueule.

- Romain ! Enfin, dis quelque chose ! Tes mains, ça va ? (Arnaud.)

– Romain, mon chéri, tu ne souffres pas ? (Béatrice.)

J'ai regardé mes mains, les paumes étaient un peu rouges, mais rien de grave. J'ai murmuré d'une voix rauque :

– Je crois que ça va.

C'est alors que je me suis tourné vers la droite. Il y avait cet homme et cette femme, tels que je les ai décrits un peu plus haut, elle assise sur une chaise grise en plastique, lui debout, le costume sombre, immobile et pourtant tellement intense que j'avais l'impression de le sentir vibrer. J'ai dû les regarder d'un drôle d'air car la femme a pris un air inquiet.

– Arnaud, va chercher le docteur. Vite.

– Mais...

– S'il te plaît. Pour une fois, fais ce que je te dis...

L'homme a hésité puis a fini par obéir avec réticence.

– Romain, c'est ta tête ? Tu as mal ?

Ma tête ? Maintenant qu'elle y faisait allusion, oui, je devais en convenir, elle me faisait souffrir.

– Oui, madame... un peu.

« Madame » a poussé un petit cri en joignant ses deux mains devant la bouche.

– Enfin, Romain ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu... Tu ne me reconnais pas ?

Alors je l'ai scrutée avec intensité. Ses cheveux mi-longs raides encadraient parfaitement son visage ovale. On aurait cru qu'elle sortait de chez le coiffeur. Elle avait un faisceau de fines rides autour des yeux, un nez droit et une bouche bien dessinée, soulignée de rouge. Ses sourcils formaient deux arcs parfaits et ses traits dessinaient l'expression même de la stupéfaction. Elle semblait suspendue à mes lèvres. J'aurais aimé lui faire plaisir. Mais je ne le pouvais pas.

– Je suis désolé. Je... je ne sais pas qui vous êtes.

Nouveau cri agrémenté d'un sanglot étouffé. Ça commençait bien.



– Tu... Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Ce n'est pas dans tes habitudes, mais... il n'y a pas d'autre explication !

Sa voix est montée dans les aigus. C'était assez désagréable. D'autant plus que la situation ne risquait pas de s'arranger car je ne plaisantais pas. Je n'en avais ni l'idée ni l'envie. Prudent cependant, je n'ai pas répondu. Ça n'a pas suffi à la calmer. Comprenant sans difficulté le message de cette histoire sans parole, elle s'est exclamée :

– Romain ! Je suis ta mère, voyons !

Je suis resté sans réaction, en état de choc. Cette femme n'était pas ma mère, ce n'était pas possible. Son visage ne me disait rien. Je la voyais pour la première fois. Elle était folle. Ou c'était elle qui me faisait une blague. Peut-être était-elle actrice ? Peut-être étais-je la victime d'une caméra cachée ? Pour m'en convaincre, j'ai cherché à visualiser celle qui était *vraiment* ma mère. Celle que j'appelais « maman ». J'ai cherché et j'ai cherché encore. Et encore et encore.

Je n'ai rencontré que le vide. Un écran blanc. Un trou noir.

Mon cœur s'est mis à accélérer. J'ai tenté de m'accrocher mais n'ai trouvé aucune prise. J'ai alors essayé une autre piste. Si j'avais une mère, j'avais aussi un père. L'homme au costume ? Je me suis remémoré ses traits. Je ne l'avais pas observé suffisamment longtemps pour les graver avec précision, mais ils ne m'évoquaient rien de plus que ceux d'un étranger croisé dans la rue.

De nouveau, l'affolement s'est emparé de moi. Je me suis passé la main devant les yeux, me suis frotté les tempes. La femme à mes côtés parlait d'une voix inquiète sans que je l'écoute. Nous avons été tous deux libérés de cette situation stressante par l'arrivée d' « Arnaud », accompagné du médecin.

– Eh bien, jeune homme, on recouvre ses esprits ?

La question m'a plongé dans une profonde perplexité. Comment pouvais-je recouvrer mes esprits (au pluriel) alors que





j'avais de plus en plus l'impression de l'avoir perdu (je veux dire « l'esprit » au singulier) ? Je n'ai pas eu le temps de mener plus loin ma réflexion car la femme s'est écriée :

- C'est affreux ! Il ne sait plus qui je suis !
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'est agacé l'homme, Romain, arrête ton cirque, s'il te plaît !

Je l'ai fixé pour analyser sa physionomie. Ses yeux bleus avaient beau me dire qu'il n'avait pas envie de faire « mumuse », ses sourcils froncés montraient clairement son mécontentement. Mon instinct m'a poussé à la prudence et j'ai gardé le silence. Le médecin, pressentant une situation délicate, a alors demandé à la femme et à l'homme de sortir, sous prétexte de m'ausculter.

Quand nous nous sommes retrouvés seuls, le calme m'a fait du bien. J'ai laissé échapper un soupir.

- Je suis le docteur Lucas, c'est moi qui me suis occupé de toi quand tu es arrivé aux urgences.

Aux urgences. Mais pourquoi ?

- Il semble que tu aies eu un malaise. Un professeur t'a trouvé inconscient dans un couloir. Tu as dû heurter le sol en tombant car tu as une jolie bosse sur le front, mais je ne peux pas t'en dire plus, personne n'a vu ce qui s'est passé. Est-ce que tu t'en souviens ?

- De quoi ? Du lycée, du couloir ou de ce qui s'est passé ?

J'ai fait le malin pour gagner du temps. Je redoutais d'avoir à répondre. Le docteur a eu un demi-sourire. Il était jeune, le front déjà bien dégarni mais avec un air carrément sympathique.

- Disons des trois. Voyons large.

Il était cool. Pour lui faire plaisir, j'ai produit un nouvel effort cérébral. Est-ce que je me souvenais d'être tombé ? Non. Du couloir ? Non plus. Du lycée ? Pas davantage.

Quand il a entendu mes réponses, il s'est gratté le nez.

- Tu n'es pas en train de blaguer, j'imagine ?





C'était reparti. Je faisais des débuts de comique très réussis. Le seul problème, c'est que j'étais sincère.

J'ai respiré à fond avant de me lancer.

– Non, je ne plaisante pas. Je ne me souviens de rien.

C'est en prononçant ces paroles que j'ai pris conscience pour la première fois de ce qui était en train de m'arriver. Jusqu'alors, je n'avais pas eu les idées parfaitement claires, comme lorsqu'on se réveille parfois d'une trop longue sieste et qu'on ne sait dire si c'est le soir ou le matin. L'homme et la femme qui se trouvaient à mon chevet quand j'avais ouvert les yeux n'avaient été pour moi que des inconnus un peu bizarres qui m'avaient, par leurs questions, empêché de réfléchir à la situation. Maintenant, c'était différent. Il n'y avait plus de friture sur la ligne mais personne ne répondait pour autant au téléphone. L'angoisse a alors fêté son retour si fort que j'ai eu l'impression d'étouffer. Le docteur Lucas a pris la mesure des événements. Plus professionnel, tu meurs.

– Pas de panique, a-t-il commencé en levant une main en signe d'apaisement, une petite amnésie passagère après une chute, ça peut arriver. Tu as été inconscient pendant plusieurs heures. Ce qui est un peu étrange, c'est que les radios ne montrent pas de sérieux traumatisme crânien. Mais on va te faire passer une IRM pour vérifier. De toute manière, dans ce genre de situation, les choses rentrent d'habitude très vite dans l'ordre.

– Dans l'ordre ? Mais au bout de combien de temps ?

– Quelques heures, quelques jours... ça dépend des cas. Il ne faut surtout pas que tu te stresses à ce sujet, ça ne ferait que repousser le recouvrement de ta mémoire.

Il ne fallait pas que je stresse. Pourquoi cette recommandation produisait-elle alors l'effet inverse ? Pourquoi dans les phrases « pas de panique, pas de stress » on ne retient que les mots « panique » et « stress » ?

J'ai fermé les yeux, espérant que tout serait différent quand je les rouvrirais.

Est-ce la peine de préciser que ça n'a pas été le cas ?

Le médecin m'a posé encore quelques questions d'ordre général. J'y ai répondu sans difficulté. Seuls semblaient avoir disparu mes souvenirs concernant ma vie privée. Je savais qui était le président de la République mais j'étais incapable de citer le nom d'un de mes amis ou, pire encore, le mien. J'eus la désagréable sensation d'être un clone de science-fiction, parfaitement programmé pour fonctionner en société mais dénué de toute identité propre. Flippant.

– Je vais parler à tes parents, a fini par dire le docteur Lucas. Ça risque d'être un choc pour eux aussi.

Sa déclaration m'a fait frémir.

– Vous... Vous voulez dire que cette femme et cet homme, ce sont *vraiment* mes parents ?

Ma voix avait ripé sur la fin de la phrase. Il me semblait moins effrayant de ne pas savoir qui j'étais que de découvrir que j'avais des liens familiaux aussi proches avec ces gens qui demeuraient pour moi des inconnus.

Le médecin a eu une moue compatissante mais s'est contenté de confirmer l'information. Il m'a dit qu'il me gardait jusqu'à samedi soir en observation et que je devrais revenir lundi pour passer une IRM avant de reprendre ma vie « d'avant ». Ah ! Ah !

J'ai demandé à pouvoir rester le week-end complet à l'hôpital, histoire d'éviter un aller-retour, mais il a refusé sous prétexte que les lits d'hôpital coûtaient cher et étaient très demandés. *Exit Romain*, donc.

Puis il est parti.

Je ne sais pas ce qu'il leur a dit pendant l'entretien. Personne ne l'a évoqué devant moi. Ce que je sais, c'est que j'ai patienté longtemps. Très longtemps.



Quand l'homme et la femme sont revenus, l'horloge affichait neuf zéro trois PM. La femme avait pleuré, c'était clair, et l'homme affichait une profonde contrariété. J'étais bien désolé de leur causer tous ces soucis, mais je ne voyais pas comment arranger la situation. À l'idée de devoir dormir chez eux le lendemain, je n'en menais pas large non plus.

Grâce au docteur, j'échappais quand même à une épreuve que j'avais redoutée pendant toute mon attente : celle de les appeler « papa » et « maman ».

Désormais, pour moi, ils étaient Arnaud et Béatrice.

